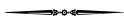


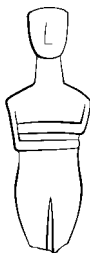
MARTIN MARTIN

JEAN-PIERRE BROUILLAUD



MARTIN MARTIN

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02640-3

1

– Bonjour madame Buie, alors elle était bien tendre, ma bavette, je ne vous avais pas menti?

– Elle était dure comme de la pierre, monsieur Quinzebilles. Immangeable, presque. Comme d’habitude. Mais, étant donné que vous êtes le seul dans le coin, et que mes jambes me portent mal, je suis bien obligée de revenir chez vous.

Martin Martin observa Roland Quinzebilles, cinquante-huit ans passés sur la planète, dont quarante les mains dans la barbaque, quarante longues et belles années d’amour saignant avec des côtes de porc et des tendrons de veau.

Interloqué, Roland Quinzebilles dévisageait Mme Buie, fidèle entre les fidèles, une de ses vieilles clientes qui venait de lui asséner cet imprévisible verdict. Il avait la sensation de subir la plus douloureuse trahison de sa vie de commerçant, comme si son soutien le plus cher s'était soudainement mué en cruel bourreau. Il resta interdit quelques secondes, sans parvenir à discerner si cette réponse était du lard ou du cochon – ce qui, pour un boucher, constitue sans doute une faute professionnelle. Puis, choisissant la voie qui consiste à fuir le conflit et les complications, il décida d'éclater d'un rire un peu trop fort pour être honnête et de faire comme si cette scène tragique était à prendre au second degré : « Ah, qu'elle est drôle, sacrée madame Buie, toujours à plaisanter (néga-tion évidente de la réalité, car à supposer que cela fût le cas, c'eût été la première fois de sa vie que Mme Buie plaisantait), voilà votre entrecôte bonne journée à bientôt bonjour monsieur Martin qu'est-ce qui vous ferait plaisir (expression assez inappropriée,

car rien ne faisait jamais vraiment plaisir à Martin Martin)? »

Martin Martin avait constaté que Mme Buie, chez qui l'humour et le caractère primesautier ne semblaient pas constituer le trait de caractère le plus saillant, n'avait pas desserré les dents ni manifesté la moindre sympathie lorsque Roland Quinzebilles avait jugé plus sage de prendre la remarque désobligeante de sa cliente pour une fine plaisanterie. Pourtant, vingt fois, trente fois, cent fois, il avait assisté à cette comédie mécanique, immuable, toujours recommencée, à ces saynètes qui fixent parfois l'existence : « Alors madame Buie il était fondant n'est-ce pas mon rumsteck il était parfait comme d'habitude monsieur Quinzebilles! » Et là, non. Là, le coup de canif dans le contrat, le coup de poignard dans le cœur, la rébellion soudaine de la vioque, la contradiction imprévue, la fin de l'armistice implicite, la mise à mort de l'hypocrisie, au diable la politesse, aux orties les convenances et les conventions sociales, fini le double jeu, bas

les masques, *adios* les sourires forcés, je suis vieille et je vous emmerde et maintenant je vais vous dire ce que j'ai vraiment dans le crâne. Après avoir avalé sans doute trop de couleuvres et accessoirement de bidoches avariées, Mme Buie avait lâché les chevaux. Son boucher, prudemment, avait botté en touche, refusé le déballage, tout en souhaitant ne jamais revoir cette ouaille devenue encombrante.

Martin Martin eut alors le pressentiment, lui qui pourtant ne pressentait jamais rien, que cette journée ne serait pas tout à fait comme les autres.

2

Quittant la boutique de l'éminent M. Quinzebilles, un peu perplexe après l'épisode étrange auquel il venait d'assister, Martin Martin, dont l'emploi du temps était, disons, malléable, pour des raisons que l'on apprendra plus tard, décida, dans la foulée, d'aller récupérer sa voiture chez le garagiste.

Parvenu dans l'atelier, il vit arriver vers lui Corydon Aiglefine, cinquante-trois ans passés sur la planète, dont trente-six les mains dans le cambouis, trente-six longues et belles années d'amour viril avec des joints de culasse et des carburateurs de type compensé. Corydon Aiglefine lui adressa un sourire bienveillant ou ironique, Martin Martin ne savait pas trop, il avait

toujours des difficultés à saisir les visages et les âmes.

– Bon, ben, monsieur Martin, je dois vous dire qu'en plus de la révision des vingt mille on a été obligés de vous changer les injecteurs. Enfin, quand je dis on a été obligés, c'est une façon de parler, ils marchaient très bien vos injecteurs, mais de toute façon, vous allez pas vérifier, je me trompe pas, vous y connaissez que dalle, donc on vous les a quand même changés, y en a pour deux mille euros, enfin on aurait pu dire moins mais on a un peu gonflé le prix de la main-d'œuvre, on a écrit trois heures de travail alors que ça nous a pris un quart d'heure, que voulez-vous quand on trouve un gogo on va pas se priver, les temps sont durs pour tout le monde, voilà votre facture, monsieur Martin, si on peut appeler ça une facture.

Martin Martin, que la perspective d'une querelle effrayait au-delà de tout et qui pouvait acheter simultanément deux lave-linge pour ne pas contredire ou froisser un

vendeur persuasif, quitta donc Corydon Aiglefine armé d'injecteurs tout neufs et d'un portefeuille tout léger. Il trouva dans cette nouvelle et navrante péripétie la confirmation déjà un peu plus nette de son intuition matinale.

Rentré chez lui, Martin Martin entendit à la radio que Charles Lesierge, candidat à la prochaine élection présidentielle, venait de déclarer que ses principales promesses électorales, à savoir l'accession à la propriété pour tous les citoyens, le doublement du pouvoir d'achat, la revalorisation des retraites et des salaires, la baisse massive des impôts, l'éradication de la pauvreté, la dignité, le retour de la croissance et globalement la généralisation de la richesse, de la beauté, de la jeunesse et du bonheur, eh bien tout cela, Charles Lesierge, pour citer ses propres termes, venait de dire que « c'était du gros pipeau », et avait ajouté : « Ce sera plutôt exactement le contraire. » Les instituts de sondage avaient immédiatement observé une amélioration substantielle

de sa cote de popularité, la collectivité citoyenne semblant se montrer sensible à ce soudain accès de sincérité.

Martin Martin se dit que le monde tournait bizarrement. Il se le disait souvent, tout le temps en fait, mais le phénomène semblait encore plus tangible ce matin.

Tandis que la radio susvisée annonçait que Marie de Bruges, la très célèbre présentatrice vedette du journal télévisé, venait de reconnaître qu'elle avait, non pas trente-huit ans au compteur, comme elle le prétendait depuis des lustres, mais cinquante-huit, Martin Martin songea qu'il lui fallait se rendre chez son employeur. Il travaillait pour les éditions Genius, enfin les éditions, c'est une façon de parler. Les éditions Genius vivaient du compte d'auteur. Très actives sur le plan publicitaire, elles recevaient chaque mois des dizaines de manuscrits. Le rôle de Martin Martin et de ses quelques collègues consistait à survoler ces textes, à vérifier qu'ils ne contenaient aucun propos raciste, diffamatoire

ou susceptible de tomber sous le coup de la loi, puis à envoyer à l'auteur une lettre indiquant que son ouvrage remarquable avait reçu la bénédiction enthousiaste d'un comité de lecture pourtant extrêmement exigeant et sélectif, que le succès allait être là, imminent et fracassant, et que moyennant une somme d'environ trois mille euros, nécessaire pour la confection de la maquette, les éditions Genius seraient honorées de publier et de défendre ce livre admirable. L'auteur, émerveillé de recevoir tant de compliments d'une maison d'édition sans nul doute prestigieuse, envoyait rapidement son chèque, puis recevait une centaine d'exemplaires grossièrement reliés qu'il tentait ensuite de fourguer à sa famille et à ses collègues de bureau indifférents. Tous les manuscrits étaient acceptés, même ineptes, truffés de fautes d'orthographe, de grammaire, de syntaxe ou de goût. Martin Martin accomplissait cette tâche peu reluisante avec une vague honte, mais vague seulement, car, de façon générale, tout ce que ressentait Martin Martin dans l'existence était vague. À défaut d'aimer son

activité professionnelle, il appréciait en tout cas la liberté dont il jouissait et l'absence de réelles responsabilités qui l'accompagnait. Et puis il s'était habitué, comme il s'était habitué à la modicité de ses émoluments. Il passait chaque semaine au bureau prendre son paquet de manuscrits, puis les feuilletait chez lui avec nonchalance.

Parvenu au siège social des glorieuses éditions Genius, Martin Martin croisa Otili Fourche, fondateur et grand patron des dites éditions, dans un état d'excitation très éloigné de l'habituelle sérénité qu'il affichait en toutes circonstances (attitude paisible propre à tout exploitateur tranquille). Otili Fourche était d'une médiocrité intellectuelle assez remarquable; une absence totale de moralité ajoutée à un amour immodéré de l'argent en faisait un parfait escroc. Son arnaque reposait sur le principe du « plus c'est gros, plus ça passe ». Plus les éloges servis aux auteurs des âneries reçues par les éditions Genius étaient énormes, plus lesdits auteurs pensaient être les écrivains les plus talentueux du siècle.

Martin Martin se rappelait encore le premier ouvrage qui lui avait été confié lors de son arrivée dans cette florissante entreprise, un recueil de poèmes qui débutait ainsi :

*Le ciel bleu s'étendait sur l'océan sans fin,
Et la pluie arrosait les roses du matin,
Notre amour, c'est certain, ne finira jamais,
Oui, car mon cher amour, toujours je t'aimerai.*

Dans le louable souci de former son nouveau salarié aux ficelles du métier, Otili Fourche lui avait conseillé de dire au créateur de cette bouillie que les images du « ciel bleu » et de l'« océan sans fin » étaient particulièrement originales, que la répétition du mot « amour » constituait un effet de style troublant, et que l'idée de cette passion qui ne finit jamais était émouvante à souhait. Intimidé par sa nouvelle mission et croyant encore naïvement en la lucidité des écrivains, Martin Martin avait rétorqué qu'il n'oserait jamais et que le poète se rendrait compte qu'on se payait sa poire. Obtempérant malgré tout, il avait eu la surprise de constater le ravissement de ce

dernier devant ces louanges légitimes, quoique peut-être un peu en deçà de ce qu'il attendait. Otili Fourche était une petite fripouille sans intelligence, mais qui avait tapé juste en pariant sur la vanité humaine. Martin Martin n'avait plus besoin maintenant des conseils de son patron. Débarrassé de ses scrupules et de ses illusions, il était tout à fait capable de trouver lui-même les bobards à envoyer.

Mais Otili Fourche allait à cet instant faire part à son employé modèle d'un étonnant revirement dans la stratégie de la maison.

– Mon petit Martin, c'est fini la comédie. À partir d'aujourd'hui, je vous demande de dire la vérité aux auteurs.

– Je vous demande pardon, monsieur Fourche?

– Vous dites la vérité, voilà. Les éditions Genius deviennent le royaume de l'honnêteté, le pays de la franchise, le symbole de l'intégrité.

– Mais c’est impossible, monsieur Fourche. Vous lisez comme moi ce qu’on nous envoie.

– C’est tout à fait possible. Vous dites la vérité, c’est tout. C’est de la merde? Très bien, vous répondez : « Cher Monsieur, vous écrivez de la merde. »

Martin Martin pensa interroger son patron sur les motifs d’un changement de politique aussi radical, et lui signaler qu’une telle volte-face risquait d’entraîner la faillite prochaine de cette maison et, accessoirement, sa propre inscription aux ASSEDIC. Mais ni la liquidation judiciaire des éditions Genius ni son probable statut d’inactif à venir n’étaient de nature à attrister outre mesure Martin Martin. Et celui-ci n’avait pas pour habitude de contester les décisions de son entourage, ni même de poser des questions à ses contemporains sur leurs motivations qui, de toute façon, dépassaient son entendement.

Martin Martin prit donc connaissance de la nouvelle version, mise au point par

Otili Fourche, de la lettre standard à envoyer aux auteurs, puis compara avec un certain amusement (cela étant à noter, car Martin Martin s’amusait rarement) le changement de ton :

Ancienne version : « Cher Auteur (notez le A majuscule), le comité de lecture des éditions Genius a retenu votre manuscrit. La qualité de l’écriture, la cohérence et l’intensité de l’histoire font que l’on s’attache dès les premières lignes aux personnages, décrits avec beaucoup de finesse et de profondeur, et à l’intelligence du récit. Notre comité de lecture est convaincu du potentiel de cet ouvrage sur le plan commercial, et se propose d’en assurer une large diffusion et promotion. Nous envisageons donc de réaliser un premier tirage de cinq cents exemplaires. Pratiquant des contrats d’édition participatifs, nous demandons à l’auteur de collaborer financièrement à la confection de la maquette, pour la somme de deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf euros et quatre-vingt-dix-neuf centimes. Nous nous réjouissons par avance de notre future collaboration et

vous prions, cher Auteur (notez le A majuscule), d'agréer l'assurance de nos sentiments littéraires et distingués. »

Nouvelle version : « Pauv' type (fille), il est navrant de constater que pas une seule personne de votre entourage, à qui vous avez vraisemblablement infligé la lecture de ce grotesque pensum, n'ait songé à vous dissuader de l'envoyer à des éditeurs, et ne vous ait conseillé de renoncer définitivement à toute activité littéraire ou artistique. Nous nous faisons un devoir moral de détruire le tas d'immondices que vous avez eu l'outrecuidance de nous adresser, et vous prions de ne plus jamais entrer en contact avec nous, ni, de façon plus générale, avec des êtres humains autres qu'illettrés. Nous nous réjouissons par avance de ne jamais vous rencontrer et vous prions, pauv' type (fille), d'agréer l'assurance de notre mépris le plus profond. »

Parvenu à ce stade de la matinée, Martin Martin assembla entre eux les différents microévénements dont il avait été le témoin ou l'acteur depuis que la sonnerie

du réveil l'avait tiré de cet état de léthargie dont il ne se départait jamais vraiment. Il parvint, grâce à ce faisceau d'indices, à une déduction, performance suffisamment rare chez lui pour être soulignée. Mme Buie, puis Corydon Aiglefine, le candidat Lesierge, Marie de Bruges, et enfin l'arnaqueur de première classe Otili Fourche. Tous ces gens, et ils commençaient à devenir trop nombreux pour que cela fût une coïncidence, tous ces gens avaient entrepris de dire ce qu'ils pensaient, ce qu'ils pensaient vraiment, ils avaient décidé, pour une raison inconnue, de bannir les barrières établies depuis l'aube de l'humanité entre les pensées et les paroles. Et qu'importe les conséquences.

Martin Martin se demanda – et il était assez rare aussi qu'il se demande quelque chose – où tout cela allait le mener. L'auteur aussi, d'ailleurs.

4

Revenu chez lui avec une dizaine de manuscrits qui allaient devenir posthumes puisqu'une série de suicides était prévisible lorsque leurs auteurs recevraient le courrier assassin des éditions Genius, Martin Martin vit dans l'ascenseur un Post-it dont le contenu ne le surprit guère :

« Ce soir, on fait une fête au quatrième étage, on va faire un boucan d'enfer jusqu'au petit matin, genre Techno Parade du troisième millénaire, et on se fout complètement de savoir ce que vous en pensez. P.-S. : vous n'êtes pas invités. Les colocs du 4^e. »

Sybille, la femme de Martin Martin, prenait son petit déjeuner et s'étirait

langoureusement dans la cuisine en prenant la pose, car elle était artiste peintre.

Cette dernière phrase peut paraître obscure, et je consens donc, sous votre pression que je sais bienveillante, à vous fournir quelques explications supplémentaires. Sybille, donc, était une artiste peintre, parfois malmenée par la critique mais bénéficiant d'une certaine notoriété. Elle était une artiste peintre qui « vend », et estimait qu'une artiste professionnelle digne de ce nom ne pouvait commencer sa journée tôt, car une artiste vit la nuit, se lève tard le matin, boit beaucoup de café, avec un air inspiré. C'était comme ça. Ça ne l'amusait pas spécialement car la femme de Martin Martin avait besoin de peu de sommeil, se réveillait toujours très tôt mais faisait semblant de paresser au lit jusqu'à la fin de la matinée en buvant beaucoup de café qu'elle détestait pourtant. Dans sa jeunesse, la femme de Martin Martin considérait que le fait de « vendre », loin d'être un gage de qualité artistique, était plutôt suspect, mais

depuis qu'elle « vendait », son point de vue avait évolué.

Devant cette femme rencontrée sur les bancs de l'université, dans une autre vie, et avec laquelle il vivait depuis de longues années, et devant la configuration énigmatique de cette journée, Martin Martin eut une idée. (Depuis ce matin, il s'est passé un nombre invraisemblable de choses inédites dans sa vie : d'abord, il est le personnage central d'un roman, ce qui n'est pas donné à tout le monde; ensuite, il s'est posé des questions; il a fait des déductions; il s'est amusé; et maintenant il a une idée! C'est prodigieux.) Il demanda très simplement à sa légitime épouse :

– Que penses-tu de moi? Sincèrement, ajouta-t-il, tout en présumant que cela était inutile, la sincérité étant devenue une véritable épidémie.

Et sans se faire davantage prier ou même s'en étonner, Sybille lui répondit en substance ceci :

– Quand je t’ai connu, je voyais en toi un dandy plein de charme, tu me parlais d’art et de littérature, tu passais d’une discipline artistique à une autre avec la même aisance, et moi, jeune peintre indécise, je devinais en toi un futur grand artiste. Et aujourd’hui je suis une peintre reconnue dans le monde entier (exagération du propos et relèvement subtil de la mèche de cheveux), et toi tu n’es rien, tu ne fais rien, tu es pleutre et mollasson, ta vie s’écoule et tu la laisses filer. J’ignore ce qu’il faudrait pour que tu sortes de ta léthargie, de ton cocon. En as-tu seulement conscience? Note que je n’ai aucune animosité envers toi, vivre avec toi ne me dérange pas, mais je sais bien que tu ne seras jamais ce que tu aurais pu être, alors que moi je suis devenue une peintre reconnue dans le monde entier (*bis*), mon travail, car ce n’est pas que de l’inspiration, Martin, c’est aussi du travail, mon travail est admiré partout (dans le monde entier, sans doute?), mais toi, qui t’admire? Et qui admires-tu?

« Vivre avec toi ne me dérange pas. »

Martin Martin, qui avait toujours quelques difficultés à saisir le sens exact des mots, se demanda si cette formule pouvait être considérée comme une déclaration d'amour. Il conclut assez rapidement que non : il manquait dans ces propos une certaine ferveur.

– Tu sais, Martin, j'aurais besoin, parfois, d'avoir à mes côtés un homme qui agisse, crée, s'active, se rebelle, suscite la ferveur de ses pairs, et devant lequel je puisse moi aussi m'extasier, ou auquel je puisse me référer. Avoir une épaule pour me poser et y poser parfois le poids de mon travail (sous-entendu : qui est reconnu dans le monde entier). Mais toi, tu n'es pas là, tu n'es jamais vraiment là. C'est sûr qu'avec Victor c'est autre chose.

Martin Martin se risqua à demander qui était Victor.

– Mon amant, voyons ! Victor de La Vallette. Évidemment, ce n'est pas un artiste,

mais il a trois cents hectares de vignes dans le Bordelais. C'est un homme à poigne, qui gère son entreprise de main de maître, un homme qui a fait quelque chose de sa vie, tout le contraire de toi. Bon, je te laisse, j'ai rendez-vous à la galerie, tu sais, pour organiser ma prochaine exposition.

Cette dernière phrase avait été prononcée sur le même ton que les précédentes. Sybille n'avait pas conscience de la bombe atomique qu'elle venait de lâcher sous la forme de ce vigneron improbable et joufflu (car les vigneron sont joufflus, j'aimerais que vous ne discutiez pas ce point). Plus que par la présence aux côtés de son épouse de ce M. de La Vallette, Martin Martin était surtout heurté (mais seulement vaguement) par le fait que la femme avec laquelle il vivait depuis si longtemps ne ressentait plus à son égard qu'une indifférence polie mêlée de mépris. La journée prenait un tour imprévu, et Martin Martin était vexé, comme le président des États-Unis qui venait d'entendre à la radio que le président de la République française avait

précisé que si son épouse ne s'était pas rendue au déjeuner officiel de la Maison-Blanche, ce n'était point, comme indiqué précédemment dans un communiqué officiel, parce qu'elle souffrait d'une angine blanche, mais parce que « ça la saoulait de déjeuner avec ce gros plouc américain ». Le président américain avait rétorqué que le plus plouc des deux n'était pas celui que l'on croyait, et l'incident diplomatique était en train de prendre un tour inquiétant.